

CHAPITRE II

8 heures tintent au clocher de l'église. Floréal Sardat dit *Vieille fleur*, comme il le fait 364 jours dans l'année – Au 365^e jour, 1^{er} novembre – il va sur la tombe de sa femme pour lui raconter les misères que lui fait Henriette, leur fille tout au long de l'année – pousse la porte grinçante de son taudis et sort dans la fraîcheur du matin.

A vingt mètres devant lui se faufile l'Aude, cachée par un bosquet d'acacias et de tilleuls jamais taillés. Floréal amorce un pas en avant avec la lenteur d'un film au ralenti .Dans sa prime jeunesse, il n'était déjà pas vif. Avec l'âge – 98 ans dans l'année – ses gestes ont fini par ressembler à ceux des pratiquants du tai-chi-chuan, l'harmonie en moins.

Il avance, cassé en deux, son profil de juif caricaturé par les nazis sur leurs affiches de propagande antisémite fendant l'air cotonneux tel l'étrave d'un navire. Tous les trois pas, il s'arrête et s'ébroue à la manière des anciennes juments de brasseur par des

gestes saccadés des fessiers. Mais comme il ne lui reste sous la peau flasque que les os pointus du bassin, seule l'étoffe de velours du pantalon tremblote, creusant de multiples vaguelettes dans l'entre-jambes.

Malgré l'humidité et la fraîcheur ambiante, un fumet rance fait de pisse, de restant de merde et de linge rarement lavé, monte du vieillard et l'entoure comme une bulle protectrice.

- Fait pas chaud, grommelle *Vieille fleur* en retenant du bout des lèvres son râtelier devenu trop grand pour ses gencives rétractées.

Dans ses yeux chassieux, aux paupières tombantes de cocker, passe l'image réconfortante d'un grand bol fumant de *banania* qu'il ira déguster dans une heure ou deux à l'auberge du village. Pour l'instant, ne clapote dans son estomac distendu qu'un peu d'eau brunie baptisée café par Henriette. Sous prétexte de veiller sur la santé de son père, cette sale bête de fille le rationne sur tout. Elle lui a même confisqué sa retraite grâce à une procuration qu'il a signée dans un moment de distraction sénile.

Heureusement, les commerçants du cru connaissent la situation. Floréal, comme tous les matins, boira à l'œil son *banania* tout en grignotant ses trois croissants que lui réserve l'épicier. Comme toujours, ils présenteront leurs notes à Henriette à la fin du mois. Chaque fois, elle payera cash mais restera trois

jours sans adresser la parole à son père et pendant ces trois jours, il n'aura pas droit à la viande au déjeuner et au dîner.

Avec un soupir à fendre l'âme, *Vieille Fleur* se remémore le temps heureux où sa femme Raymonde était encore vivante. Ils vivaient bien et ne se privaient de rien. Puis Raymonde a attrapé la *danse de Saint-Guy*. Les médecins aujourd'hui, appellent ça la maladie de Parkinson. Muguette leur fille cadette, est alors venue vivre avec eux car Raymonde était devenue bonne à rien. Elle cassait tout et à la fin, ne savait même plus marcher et ne se déplaçait qu'en fauteuil roulant. Malgré la maladie de sa femme, Floréal constate avec le recul que le temps heureux s'était prolongé avec Muguette. Hélas, un beau jour, on avait retrouvé le corps de Muguette noyée sous une pile du Pont Vieux. Les gendarmes et le légiste avaient conclu au suicide-inexplicable pour Floréal.

Cela était arrivé le même jour ou le lendemain – il ne se rappelle plus très bien où la Dernoncourt – C'est ainsi que Floréal appelle sa fille, du nom de son mari – avait débarqué à la maison sans crier gare. Elle avait, en quelques jours, tout régenté et Raymonde était décédée un mois plus tard.

Aujourd'hui, *Vieille Fleur* reste seul face à cette virago qui n'arrête pas de lui infliger des interdits :

« Plus de gitanes au papier maïs, Papa. Ce n'est pas bon pour ta santé ! »

Depuis lors, *Vieille fleur* suce des cachous, un truc intéressant pour cacher l'odeur de vinasse qui traîne dans sa bouche et s'évapore par l'haleine. Plus de bananes, non plus : c'est difficile à digérer pour ton estomac ! Pourtant, vers onze heures, ça le requinque ces fruits !

Heureusement, le commerçant et l'aubergiste, compatissants, gonflent leurs factures et en reversent une partie sous forme de bouteilles de pinard et de fruits au malheureux vieillard.

Certains matins, Floréal, en pensant à tout ça, a des relents de colère qui le laissent épuisé. La nuit aussi, quand il ne dort pas, des envies d'étrangler sa fille le prennent. Lui faire un garrot autour du cou et regarder sa sale langue de vipère sortir, bleuâtre, entre ses lèvres entr'ouvertes. Il a même caché en bas de son armoire, dans sa chambre, une corde de chanvre. Mais Floréal sait pertinemment qu'il ne passera jamais à l'acte. Henriette qui a le sommeil d'un chat, se réveillerait avant qu'il n'arrive à son lit. En outre, plus costarde et plus vive, elle aurait le dessus et en profiterait pour le tuer afin d'hériter plus vite.

Il pense, amer et désarmé :

« Sale garce, il n'y a que l'argent qui t'intéresse ici bas ! »

Heureusement, elle ne lui a jamais interdit de jardiner dans le bosquet qui longe la rivière – une parcelle du domaine public qu'Henriette s'est acca-

parée en y plaçant une pancarte clouée au tronc d'un arbre : propriété privée.

Question jardinage, il s'agit plutôt de nettoyage de l'endroit : bois mort, feuilles tombées, herbes trop hautes et ordures entre les pieds de jonquilles, trèfle sauvage et rares rosiers. Du premier janvier au 31 décembre, *Vieille Fleur* pousse sa brouette d'un autre âge entre les troncs. C'est un éternel recommencement de remplissage de la benne pour aller la vider un peu plus loin sur le talus de la berge.

Mais d'année en année, de jour en jour, la brouette, même moins chargée, s'alourdit, les gestes se ralentissent, les jambes s'appesantissent et les bras se raidissent dans la douleur. Ce matin, d'arrêt en arrêt, Floréal arrive enfin à sa brouette, se saisit des poignées mouillées par l'humidité du brouillard, force sur ses genoux ankylosés pour se redresser et de son pas de vieille poupée désarticulée, se hâte avec lenteur jusqu'au tas de feuilles qu'il a préparé hier après-midi. Se saisissant du manche humide de la pelle qu'il a laissée hier soir contre le tronc rugueux d'un tilleul centenaire, le vieillard besogneux commence à travailler. Avec des hésitations exaspérantes dans le mouvement, accompagnées de halètements de bête à l'agonie, Floréal, travailleur têtue, glisse l'outil sous les feuilles pourrissantes, en prélève quelques douzaines et d'un mouvement étriqué des reins, enlève la pelletée qu'il amène au-dessus de la brouette puis laisse tomber dedans. C'est ainsi que

peu à peu, celle-ci finit par se remplir. Mais Floréal ne va plus jamais jusqu'au ras-bord dans la crainte de ne pas pouvoir la soulever.

Malgré ce travail harassant pour un homme de son âge, *Vieille Fleur* se fait un devoir de ne jamais arrêter en dépit de fulgurantes douleurs intercostales qui, par intermittence, lui cisailent la poitrine.

La brouette emplie, il repose sa pelle contre le tronc, se saisit des manches toujours trempés de la brouette et de son pas traînant qui laisse sur le sol une trace de passage ressemblant à celle d'un escargot géant ou d'une limace obèse, il se dirige vers la berge de la rivière, là où depuis des années les jardiniers de Pyriac-sur-Aude basculent les ordures de leurs enclos. L'endroit également où depuis plusieurs siècles, un saule têtue s'obstine à pousser en oblique au-dessus de l'eau.

Arrivé sur place, il desserre les doigts, laissant la brouette atterrir sur le sol meuble. Cet arrêt lui permet de reprendre souffle. Puis, dans un effort rendu violent par le nombre des années, il balance le chargement qui va dévaler doucement le talus jusqu'à l'eau.

Machinalement, comme il le fait chaque fois, la brouette vidée, Floréal regarde le tronc d'arbre qui avance comme une travée de pont au-dessus de la rivière. De stupéfaction et d'horreur il a ouvert toute grande sa bouche et le dentier s'en est allé dans la brouette.

- *Macani* !¹ Qu'est-ce que c'est que ça ?

Un flot glaireux de café clair et jaillit de ses lèvres gercées et vient souiller le dentier aux canines encrassées de tartre jaunâtre. Sous l'émotion, les genoux cagneux du grand vieillard se dérobent et *Vieille Fleur* se retrouve à quatre pattes au pied de sa brouette parmi les boutons encore vert des jonquilles.

Le regard vitreux toujours braqué sur le cadavre, il se met à répéter comme un vieux radoteur qu'il est :

- Mais où qu'elles sont ses mains ?

Un nouveau spasme d'horreur le secoue quand il remonte vers le visage défiguré par les yeux énucléés. Nouveau haut-le-corps. Mais son estomac a tout rendu la première fois. Floréal cherche alors à donner un nom à ce débris de viande ficelée sur l'arbre penché. Malgré l'horreur, il le détaille, commençant par la tête.

L'homme est aussi chauve qu'un vautour avec un crâne biscornu à la peau laiteuse. A la surface de celle-ci court un réseau de veines bleues comme sur les anciennes cartes de France représentant les canaux, rivières et fleuves - Aussi lointain que la Guerre de Cent ans, cette époque d'écolier à la primaire.

¹Macani = Merde en patois local.

Soudain, comme une source, un nom jaillit de sa mémoire en même temps qu'un restant acide qui lui brûle l'intérieur de la bouche :

- Putain de merde, mais c'est César Ibanez, l'ancien maire de Pyriac !

Floréal n'a jamais été vraiment copain avec ce type, F.F.I. de la vingt-cinquième heure en 44 et tondeur de putes pyriacoises qui avaient prêté leurs culs à l'occupant pendant que là-haut, sur le plateau de Sault, dans la forêt de Picaussel, des braves gars se faisaient tuer pour chasser le boche.

Floréal n'a jamais été maquisard mais il n'est pas devenu, non plus, un collabo ou un trafiquant de marché noir. Neutre en attendant de voir de quel côté la victoire allait se dessiner et vers quel bord se diriger.

L'instant d'après, *Vieille Fleur*, malgré son égoïsme de personne âgée, se sent envahir par une vague de pitié. Il bredouille tout en se relevant avec peine :

- Y méritait quand même pas ça !

Puis la peur d'être observé par l'assassin le rend soudain fébrile. D'autant plus qu'il a cru entendre quelque chose. Il ramasse son dentier, l'essuie d'un revers sur sa veste crasseuse et le replace dans sa bouche fétide, tout en pensant tout haut :

« C'est un taré, un fêlé de la tête, qui a fait ça ! »

Ses yeux fatigués tourneboulent cherchant, en vain, une présence, essayant d'entendre un bruit

suspect – rien – Le brouillard se traîne et se déchire en petits copeaux effilochés aux branches des arbres tandis que le glougloutement lancinant de l'eau qui coule et se partage en filets pour passer sous les arches du Pont Vieux, continue et se prolonge dans l'air ouaté. Il ne jurerait de rien et pourtant, il lui a semblé entendre quelque chose.

Floréal remonte en ahanant la rue du Pousadou. Il va prévenir l'aubergiste et l'épicier qu'il y a un macchabée mutilé, attaché sur un tronc d'arbre au-dessus de la rivière. Mais il n'avouera pas qu'il a reconnu l'homme assassiné. On ne sait jamais, ça pourrait lui rapporter des ennuis. *Vieille Fleur* connaît bien les flics : moins on en dit, mieux on se porte !

Alors qu'il a déjà parcouru la moitié du chemin, une dernière image vient d'apparaître derrière ses yeux mités : les ongles noirs des orteils du supplicié.

Il pense avec une méchanceté sénile :

- Des ongles de pieds aussi dégueulasses que des sabots de bourriquot ! Malgré ses grands airs, ne devait pas se laver souvent Ibanez, grande gueule !

Ce que n'a pas remarqué Floréal Sardat juste en-dessous des pieds du cadavre : un pot de peinture noire à moitié plein et posé juste à côté, bien en vue, sur le couvercle retourné, un gros pinceau rond aux poils englués d'un genre de coaltar...